Document généré le 12 oct. 2024 05:38

Recherches féministes

Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.) : *Histoire des femmes en Occident, Le XIXe siècle*

Sylvie Pelletier

Volume 6, numéro 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057734ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057734ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pelletier, S. (1993). Compte rendu de [Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.) : *Histoire des femmes en Occident, Le XIXe siècle*]. *Recherches féministes*, *6*(1), 126–128. https://doi.org/10.7202/057734ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.) : *Histoire des femmes en Occident*, t. 4, *Le XIXe siècle*. Paris, Plon, 1991, 627 p.

Écrire « l'histoire des femmes en Occident » : le défi est de taille et l'enjeu non moins important. Surtout quand on défend l'idée que les femmes ne constituent pas « en elles-mêmes un objet d'histoire » (Avant-propos, s. p.) et qu'il faut donc maintenant réussir à les penser et à les étudier dans leurs rapports dynamiques avec les hommes. L'ouvrage collectif sous la direction de Duby et Perrot se situe tout à fait dans la lignée de l'historiographie féministe actuelle qui croit que l'histoire qu'il reste à faire est celle des rapports sociaux de sexes.

C'est à travers cette problématique que le quatrième et avant-dernier tome de l'ouvrage *Histoire des femmes en Occident*, consacré à la période 1789-1914, tente d'aborder les multiples facettes par lesquelles se construisent, s'expriment, et évoluent les rapports femmes-hommes tant en Europe qu'en Amérique du Nord. L'entreprise est ambitieuse, je le répète, et si certains textes développent mieux que d'autres cette problématique, ils présentent tous un grand intérêt.

L'ouvrage se présente comme un recueil de 19 articles correspondant à autant de chapitres et regroupés en quatre grandes parties (plus une dernière constituée de deux extraits de textes de Germaine de Staël et de Lou Andreas-Salomé). Ces parties examinent tour à tour et parfois de façon mêlée, mais c'est inévitable étant donné le caractère artificiel d'un tel regroupement, les « discours », les « productions », les « espaces » et les « identités » des femmes et des hommes. Discours philosophiques, juridiques, littéraires des hommes sur les femmes et des femmes sur elles-mêmes (puisque les femmes n'ont pas ou peu de discours sur les hommes au XIXe siècle); productions qui s'étudient à travers les représentations artistiques, littéraires, religieuses et qui tendent à créer des « modèles » que reproduisent en partie les femmes et auxquels elles échappent en tous cas difficilement; espaces privés et publics où se côtoient hommes *et* femmes parce que ce ne sont certainement pas des univers distincts, mais c'est l'idée même de séparation qui se trouve au cœur du rapport de pouvoir entre hommes et femmes; identités enfin, à travers des pratiques de toutes sortes, qui en apparence ne rompent pas avec les « qualités intrinsèques » et traditionnelles des femmes, mais ouvriront tout de même la porte à une nouvelle façon de se concevoir et d'appréhender le social.

Collectif, interdisciplinaire, cet ouvrage l'est à plusieurs égards. Si 18 chercheuses et chercheurs venant de différentes disciplines ont participé à sa rédaction, il représente aussi le fruit des recherches des « autres », de celles et ceux qui sont cités parce que leurs travaux ont « alimenté » une histoire en évolution. Mais il est également multiple par la diversité des regards portés sur le XIXe siècle et la finesse de certaines analyses qui ouvrent de nouvelles voies tout simplement en questionnant de façon différente des aspects connus de l'histoire des femmes.

Ce livre peut se lire de multiples façons : en continu, comme une fresque des rapports entre hommes et femmes au XIXe siècle, mais aussi par partie, par période, par type d'analyses, etc. Source de renseignements, synthèse de connaissances, exemple de réflexions méthodologiques, précisons que sa « fréquentation » se trouve facilitée par plusieurs éléments : illustrations, index des noms et des lieux, renseignements sur les auteures et les auteurs, bibliographie générale mais aussi spécialisée pour chacun des 19 chapitres.

La toile de fond de cet ouvrage, c'est le XIXe siècle défini ici comme le « temps de la modernité » (Fraisse et Perrot p. 34) et qui voit se produire de nombreuses transformations économiques, sociales et politiques. Mais pour les femmes, la grande révolution du XIXe siècle réside probablement dans la nouvelle façon de penser le réel et de se concevoir comme personne. C'est cette révolution-là qui semble la plus porteuse de « modernités » et la plus susceptible de modifier les rapports entre les femmes et les hommes.

Dans le champ des discours (ce qui constitue la première partie), les révolutions française et américaine permettent particulièrement bien de voir comment le type de participation et les bases de l'exclusion des femmes s'opèrent tous deux en fonction (mais en contribuant aussi à la construire) d'une conception des rapports de sexe (Godineau). La Révolution française est vue ici comme une « rupture » à partir de laquelle s'est véritablement posée la question des droits des femmes, de leur égalité et de leur liberté *théoriques* sur les plans philosophique et juridique. Mais, de toute façon, la reconnaissance de l'égalité et de la liberté des femmes n'implique absolument pas un quelconque changement de « vocation » pour elles : leur place se trouve dans l'univers domestique et c'est autant affaire de raison que de nature !

L'étude des productions permet elle aussi de comprendre comment la fabrication de « modèles » se trouve profondément liée à la dynamique des relations hommes-femmes. Les femmes sont « créées » par des représentations, mais elles aussi créent des images. Les unes comme les autres s'inscrivent dans la perspective d'une « construction » sociale somme toute masculine, mais les représentations que les femmes se font d'elles-mêmes n'en portent pas moins en germe la possibilité subversive d'une réflexion sur soi.

Le XIXe siècle voit se développer et se renforcer l'idée qu'il y a une opposition fondamentale entre les espaces public et privé et surtout, qu'à ces espaces correspond *un* sexe. Mais il ne faut pas s'y tromper : la division sexuelle du travail n'est pas le résultat d'un processus mais bien le produit d'un discours (Scott). Cette division n'est donc pas antérieure au discours et si les hommes s'acharnent à le croire, c'est qu'elle sert de justificatif aux contrôles de tous types qu'ils élaborent à l'endroit des femmes à la fois dans ce qu'elles ont de plus « privé » (corps et sexualité) et dans leur vie publique (travail et prostitution).

La définition des identités constitue peut-être le domaine où l'imagination est la plus frappante car c'est ici que s'opère une relecture de la participation des femmes dans des lieux d'expression féminins et masculins. La philanthropie, les associations féministes, mais également les syndicats, sont « relus » dans la perspective d'un apprentissage de la vie publique et du réveil d'une conscience de soi des femmes indispensable à l'engagement dans le monde réel. Pour les hommes, l'identité ne passe pas tant par la définition de soi que par celle du pouvoir et leurs réactions démesurées devant de « simples audaces » témoignent de l'envergure de leur crainte de perdre leur pouvoir et donc leur identité (Maugue, p. 537).

Voilà qui fait un tour rapide de l'ouvrage et qui ne rend pas justice à la plupart des auteures et des auteurs. Leurs textes sont intégrés dans un ouvrage collectif, mais ils constituent aussi et surtout des articles autonomes qui peuvent se lire comme tels. L'apport majeur de ce livre ne réside pas tant dans ses aspects « apport de connaissances » ou « synthèse des ouvrages importants sur la question des femmes », mais bien dans le fait qu'il réussit ce qu'il a annoncé

en introduction et qui était certainement son plus grand défi : sortir de l'objet « femme » pour aborder la question des rapports sexués.

Sylvie Pelletier
Étudiante de troisième cycle
Département d'histoire
Université Laval

Françoise Thébaud (dir.) : *Histoire des femmes en Occident*, t. 5, *Le XXe siècle.* Paris, Plon, 1992, 647 p.

Le cinquième volume de l'histoire des femmes s'ouvre sur la question de la nationalisation des femmes au XXe siècle. Françoise Thébaud dirige cet ouvrage sur ce siècle qu'on a souvent dénommé le siècle de la femme. En plus d'en préparer les différentes introductions, elle rédige le premier chapitre sur la Première Guerre Mondiale. Le propos fondamental de cette section sur la nationalisation des femmes est de démontrer comment les rapports sociaux de sexe, le « gender system » apparaissent « comme un principe d'organisation, voire une arme de la guerre, sa construction ou sa déconstruction constituant un front de combat pour les États, les groupes et les individus » (p. 34). Ainsi la première guerre est -elle un épisode illustrant le triomphe de la division sexuelle. Et si Françoise Thébaud se réfère à la plupart des pays européens pour cette période, plusieurs chapitres sont consacrés à une « nation » spécifique, à différentes époques charnières.

Nationalisme, féminisme et pacifisme, trois thèmes centraux dans ce premier chapitre portant sur l'analyse des rapports sociaux de sexe durant la première guerre. Selon Françoise Thébaud, « le nationalisme, chez les femmes comme chez les hommes, fut plus fort que le pacifisme » (p. 60) et les causes de l'échec du pacifisme féminin furent nombreuses. Entre autres, des rencontres féministes furent des échecs, les femmes étaient très divisées sur la question; nombre d'entre elles se ralliaient à leur nation ou à leur parti politique. Pour l'auteure, « cette cassure [était] défavorable au mouvement des femmes qui perdait de nombreuses adhérentes et les derniers vestiges de son autonomie » (p. 63). Quant à la guerre elle-même, a-t-elle changé les rapports entre les femmes et les hommes ? Incorporées dans le monde du travail des hommes durant l'intérim de la guerre, puis renvoyées de force à leur foyer, les femmes connaissent une « démobilisation [...] rapide et brutale » (p. 68). C'est la violence qui semble exprimer le mieux les nouveaux rapports entre les femmes et les hommes : « Cette violence faite aux femmes semble avoir une fonction tout autant psychologique qu'économique : d'une part réassurer une identité masculine [...] d'autre part effacer la guerre et répondre au profond désir des combattants de restauration du monde ancien » (p. 68). Le féminisme n'échappe pas à cette remise en question. Certains de ses gains en fait de droits sociaux ne sont accordés aux femmes qu'en tant qu'ayant droit. Mais l'acquis le plus visible semble être « la liberté d'allure et de mouvement, apprise dans la solitude et l'exercice des responsabilités » (p. 72).

En Amérique, où la guerre n'a pas eu les mêmes répercussions économiques et politiques, l'*American way of life*, avec ses nouvelles technologies, ses biens de consommation et son cinéma, s'impose à toutes et à